



**Le voyageur,  
le charme du pittoresque et le progrès des  
sciences :**  
**Alexander von Humboldt (1769-1859)**

**Marcello Tanca<sup>a</sup>**

<sup>a</sup> Department of Literature, Languages and Heritage,  
University of Cagliari, Cagliari, Italy

Dans “ L’Homme et la Terre ”, Éric Dardel réfléchit au concept d’*inquiétude géographique* : il s’agit – il explique – du premier et bouleversant sentiment d’émerveillement ressenti par un être humain face au monde. C’est la motivation qui déclenche la curiosité et, par conséquent, l’envie “ de courir le monde, de franchir les mers, d’explorer les continents ”. Si je devais donner un exemple concret et historiquement incarné de cette “ géographie en acte ” (comme Dardel l’appelle), de ce désir de connaître l’inconnu et atteindre l’inaccessible, je crois qu’il n’y a pas de meilleur choix qu’Alexandre de Humboldt.

Décrit par ses contemporains comme l’homme le plus célèbre de son époque, Humboldt est “ le savant qui, dans la première moitié du siècle dernier, a réussi à convaincre la bourgeoisie européenne et américaine d’apprendre les sciences naturelles ” (Farinelli, 1992, p. 203). En fait, il n’était pas simplement un scientifique et un explorateur mais bien plus encore. Bien sûr, comme on le sait, entre 1799 et 1804 il explora les territoires des colonies hispano-américaines avec Aimé Jacques Alexandre Bon-

pland (1773-1858) en dessinant, entre autres, la première carte du système fluvial du Rio Orénoque. Mais ici je voudrais me concentrer brièvement sur sa écriture ; une écriture très moderne, d’un type nouveau, à la fois rigoureuse et sensible, et qui implique une stratégie rhétorique et communicative : l’écriture du monde pour Humboldt représente l’outil pour rendre intelligible le monde pour le plus grand nombre (Péaud, 2021). Comme le rappelle Franco Farinelli (Farinelli, 1981 et 1987), Humboldt est animé par un projet à la fois scientifique et politique, dont il hérite du siècle des Lumières : la prise du pouvoir par la bourgeoisie et simultanément l’affirmation de la culture scientifique comme outil de compréhension du monde. Ce sont deux processus complémentaires et convergents. L’un met fin à la fracture entre société civile et État, cause et symptôme de la subordination politique à l’ancien système aristocratique-féodal ; l’autre au caractère purement esthétique et littéraire de la culture bourgeoise, cause et symptôme de la subalternité culturelle par rapport à l’ancien système aristocratique-féodal. L’écriture constitue un élément central de cette opération : elle sert à capter l’attention du lecteur et à façonner son imaginaire. C’est Humboldt lui-même qui nous le dit.

Pour entrer dans le détail, on pourrait citer une de ses déclarations, contenue dans une lettre qu’il écrivit à son ami Karl August Varnhagen von Ense le 27 octobre 1834 : “ Un livre sur la nature doit produire l’impression que produit elle-même la nature ” (Humboldt, 1860, p. 23). Cette déclaration est très intéressante. Un livre qui parle de la nature ne peut certainement pas remplacer totalement la nature elle-même et, par

conséquent, l'*autopsie*, c'est-à-dire le fait de voir et d'expérimenter les choses de ses propres yeux – ça va sans dire. Toutefois, il doit s'efforcer de produire une impression (*den Eindruck*, littéralement empreinte, sentiment, effet) aussi semblable que possible. Dans la même lettre, Humboldt ajoute un élément supplémentaire, qui permet de mieux se concentrer sur sa poétique : “ ce à quoi j'ai donné une attention toute particulière dans mes *Vues de la nature*, et par où ma manière diffère essentiellement de celle de Forster et de Chateaubriand, c'est que j'ai constamment cherché en décrivant, en peignant, à être toujours vrai, même scientifiquement, sans tomber dans la sécheresse de la science pure ”. Être toujours scientifiquement vrai, sans ennuyer le lecteur : l'aridité de l'écriture est un monstre dont Humboldt entend se tenir le plus loin possible. Il se rend compte que, alors les textes littéraires et poétiques s'enracinent dans les profondeurs des sentiments et de l'imaginaire, à son tour les essais scientifiques sont voués à l'oubli – ils le sont effectivement illisibles. Cela se produit selon lui parce que ces derniers ont certes des qualités scientifiques, mais sont totalement dépourvus de qualités littéraires (voir par exemple : Humboldt, 1855, pp. VII et 1). Il faut surmonter cette séparation désormais anachronique qui éloigne le public bourgeois de la science (miroir de la séparation tout aussi anachronique qui éloigne la société civile de la direction de l'État). La description de la nature ne doit pas être privée du souffle de la vie : l'écriture scientifique ne doit pas être fatigante et calmer les sentiments, perturbant ainsi la jouissance de la nature. *Naturgenuß* – le plaisir qui découle d'abord de la contemplation puis de l'étude scientifique de la nature – est, sans surprise, un mot typique du lexique humboldtien : il signale qu'il n'y a pas de solution de continuité entre la dimension sensible et la dimension rationnelle de l'être humain : l'admiration de la beauté des phénomènes de la nature n'entrave pas l'explication rationnelle du leur enchaînement mutuel. En bref, le savant, au sens plein du terme, est celui qui, dans ses descriptions, sait “ réunir à la valeur scientifique le mérite de la forme littéraire ” (Humboldt, 1855, p. IV).

Le texte présenté ici nous permet de nous concentrer sur cette stratégie rhétorique hum-

boldtienne. Il s'agit d'une sélection qui permet d'apprécier ses méthodes de mise en texte du monde. Ces pages sont tirées en fait de la première partie du *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, et plus précisément de la *Relation historique* : “ parcourant des régions qui, depuis des siècles, sont restées presque inconnues à la plupart des nations de l'Europe, je pourrais dire à l'Espagne même, nous avons recueilli, M. Bonpland et moi, un nombre considérable de matériaux dont la publication semblait offrir quelque intérêt pour l'histoire des peuples et la connaissance de la nature. Nos recherches ayant été dirigées vers des objets très-variés, nous n'avons pu en présenter les résultats sous la forme ordinaire d'un journal : nous les avons consignés dans plusieurs ouvrages distincts, rédigés dans le même esprit, et liés entre eux par la nature des phénomènes qui y sont discutés. Ce genre de rédaction, qui fait découvrir plus facilement l'imperfection des travaux partiels, n'est pas avantageux pour l'amour propre voyageur ; mais il est préférable pour tout ce qui a rapport aux sciences physiques et mathématiques, parce les différentes branches de ces sciences sont rarement que cultivées par la même classe de lecteurs ” (Humboldt, 1814, p. 2). Ici les beautés pittoresques, la majesté de la nature, la physiologie des paysages, etc. sont les éléments d'une politique culturelle adressée au public bourgeois. Tout naît, explique Humboldt lui-même, du désir qui caractérise notre existence lorsque notre vie nous paraît comme un horizon sans bornes. Cette ouverture sur l'infini est la métaphore des aspirations historiques de la bourgeoisie européenne, qui se sent écrasé dans la fracture entre société civile et État. Ce n'est pas un hasard si Humboldt parle de la nature américaine comme du “ règne de la liberté ” (Humboldt, 1855, p. 1), autre gigantesque métaphore d'un monde sans rois, sans reines et inégalités.

## References

1. Dardel E., *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1952.
2. Farinelli F., "Storia del concetto geografico di paesaggio", in Maldonado T. (Ed.), *Paesaggio: immagine e realtà. Catalogo della mostra omonima*, Milan, Electa, 1981, pp. 151-158.
3. Farinelli F., "Epistemologia e geografia", in Corna Pellegrini G. (Ed.), *Aspetti e problemi della geografia*, Settimo Milanese, Marzorati, 1987, pp. 3-37.
4. Farinelli F., *I segni del mondo. Immagine cartografica e discorso geografico in età moderna*, Florence, La Nuova Italia, 1992.
5. Humboldt A. von, *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804*, par Al. de Humboldt et A. Bonpland; rédigé par Alexandre de Humboldt. Avec deux Atlas, Tome premier, Paris, Schoell, 1814.
6. Humboldt A. von, *Cosmos. Essai d'une description physique du monde. Traduit par H. Faye*, Tome premier, Paris, Gide et J. Baudry, 1855.
7. Humboldt A. von, *Briefe von Alexander von Humboldt an Varnhagen von Ense: aus den Jahren 1827 bis 1858*, Leipzig, Brockhaus, 1860.
8. Péaud L., "Du style et de la langue chez Alexander von Humboldt", *Annales de géographie*, 739-740, 2021, pp. 60-79.

## Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804<sup>1</sup>

### Alexander von Humboldt

*Le voyageur, le charme du pittoresque et le progrès des sciences*

Si l'Amérique n'occupe pas une place distinguée dans l'histoire du genre humain et des anciennes révolutions qui l'ont agitée, elle offre un champ d'autant plus vaste aux travaux du physicien. Nulle part ailleurs la Nature ne l'appelle plus vivement à s'élever à des idées générales sur la cause des phénomènes et sur leur enchaînement mutuel. Je ne citerai pas cette force de la végétation, cette fraîcheur éternelle de la vie organique, ces climats disposés par étages sur la pente des Cordillères, et ces fleuves immenses qu'un écrivain célèbre nous a peints avec une admirable fidélité. Les avantages qu'offre le nouveau monde pour l'étude de la géologie et de la physique générale sont reconnus depuis longtemps. Heureux le voyageur qui peut se flatter d'avoir profité de sa position et d'avoir ajouté quelques vérités nouvelles à la masse de celles que nous avons acquises! Il est presque inutile que je rappelle ici ce que j'ai déjà indiqué dans la *Géographie des plantes* et dans le discours préliminaire placé à la tête des *Plantes équinoxiales*, qu'unit par les liens de l'amitié la plus intime tant pendant le cours de notre voyage que pendant les années qui l'ont suivi, nous publions en commun, M. Bonpland et moi, tous les ouvrages qui sont le fruit de nos travaux. J'ai tâché d'exposer les faits tels que nous les avons observés ensemble; mais cette relation ayant été rédigée d'après les notes que j'ai écrites sur les lieux, les inexactitudes qui peuvent se trouver dans mon récit ne doivent être attribuées qu'à moi seul.

[...]

J'avois éprouvé, dès ma première jeunesse, le désir ardent d'un voyage dans des régions lointaines et peu visitées par les Européens. Ce désir caractérise une époque de notre existence où la vie nous paraît comme un horizon sans bornes, où rien n'a plus d'attraits pour nous que les fortes agitations de l'âme et l'image des dangers

<sup>1</sup> Par Al. de Humboldt et A. Bonpland; rédigé par Alexandre de Humboldt. Avec deux Atlas, Tome premier, Paris, Schoell, 1814, pp. 33-34, 40-41, 137-138.

physiques. Élevé dans un pays qui n'entretient aucune communication directe avec les colonies des deux Indes, habitant ensuite des montagnes éloignées des côtes, et célèbres par nombreuses exploitations de mines, je sentis se développer progressivement en moi une vive passion pour la mer et pour de longues navigations. Les objets que nous ne connaissons que par les récits animés des voyageurs, ont un charme particulier: notre imagination se plaît à tout ce qui est vague et indéfini; les jouissances dont nous nous voyons privés paraissent préférables à celles que nous éprouvons journallement dans le cercle étroit de la vie sédentaire. Le goût des herborisations, l'étude de la géologie, une course rapide faite en Hollande, en Angleterre et en France, avec un homme célèbre, M. George Forster, qui avait eu le bonheur d'accompagner le capitaine Cook dans sa seconde navigation autour du globe, contribuèrent à donner une direction déterminée aux plans de voyages que j'avois formés à l'âge de dix-huit ans. Ce n'était plus le désir de l'agitation et de la vie errante, c'était celui de voir de près une nature sauvage, majestueuse, et variée dans ses productions; c'était l'espoir de recueillir quelques faits utiles aux progrès des sciences, qui appelaient sans cesse mes vœux vers ces belles régions situées sous la zone torride. Ma position individuelle ne me permettant pas d'exécuter alors des projets qui occupaient si vivement mon esprit, j'eus le loisir de me préparer pendant six ans aux observations que je devais faire dans le nouveau continent, de parcourir différentes parties de l'Europe, et d'étudier cette haute chaîne des Alpes, dont j'ai pu dans la suite comparer la structure à celle des Andes de Quito et du Pérou. Comme je travaillais successivement avec des instruments de différentes constructions, je fixois mon choix sur ceux qui me paraissaient à la fois les plus précis et les moins sujets à se briser dans le transport; j'eus occasion de répéter des mesures qui avoient été

faites d'après les méthodes les plus rigoureuses, et j'appris à connaître par moi-même la limite des erreurs auxquelles je pouvais être exposé. [...]

Le voyage au sommet du volcan de Ténériffe n'est pas seulement intéressant à cause du grand nombre de phénomènes qui se présentent à nos recherches scientifiques; il l'est beaucoup plus encore par les beautés pittoresques qu'il offre à ceux qui sentent vivement la majesté de la nature. C'est une tâche difficile à remplir que de peindre ces sensations: elles agissent d'autant plus sur nous, qu'elles ont quelque chose de vague, produit par l'immensité de l'espace comme par la grandeur, la nouveauté et la multiplicité des objets au milieu desquels nous nous trouvons transportés. Lorsqu'un voyageur doit décrire les plus hautes cimes du globe, les cascades des grandes rivières, les vallées tortueuses des Andes, il est exposé à fatiguer ses lecteurs par l'expression monotone de son admiration. Il me paraît plus conforme au plan que je me suis tracé dans cette *Relation*, d'indiquer le caractère particulier qui distingue chaque zone. On fait d'autant mieux connaître la physionomie du paysage, qu'on cherche à en désigner les traits individuels, à les comparer entre eux, et à découvrir, par ce genre d'analyse, les sources des jouissances que nous offre le grand tableau de la nature.

L'expérience a appris aux voyageurs que les sommets des montagnes très élevées présentent rarement une vue aussi belle et des effets pittoresques aussi variés que les cimes dont la hauteur n'excède pas celles du Vésuve, du Rigi et du Puy-de-Dôme. Des montagnes colossales, comme le Chimborazo, l'Antisana ou le Mont-Rose, ont une masse si considérable que les plaines, couvertes d'une riche végétation, ne sont aperçues que dans un grand éloignement, et qu'une teinte bleuâtre et vaporeuse est uniformément répandue sur le paysage.